

Et si on se démarquait

mercredi

Arthur ou Une histoire tirée par les cheveux

Marie Lyse

Arthur avait quinze ans. Il ne se trouvait pas beau et personne ne venait démentir cet avis personnel. C'était un solitaire. Les conversations, les sujets d'intérêt des garçons de son âge lui étaient étrangers. La manière dont ils parlaient des filles et des femmes, leurs rires gras et grossiers le mettaient au supplice. Lui était un contemplatif. Des femmes, il n'aimait qu'un attribut : la chevelure, longue, souple, soyeuse, abondante, éclatante, parfumée, somptueuse, douce à l'œil... Peu importe qu'elle soit blonde, brune, noire, rousse ou même blanche. En vérité, il n'aimait pas les femmes aux cheveux longs mais les cheveux longs des femmes.

Arthur était subjugué, transi d'admiration devant une longue chevelure mais les femmes aux cheveux coupés court le terrorisaient. Il n'aimait pas non plus les cheveux captifs en nattes serrées, disciplinés en chignon et en couettes ou maltraités sous un foulard.

Il n'aimait que les cheveux libres, tombant sur les épaules ou plus bas encore. Eux seuls pouvaient réaliser ces chorégraphies raffinées qui plongeaient Arthur dans le ravissement. Un élégant geste de la tête et ils se répandaient en ondes sensuelles. Le moindre de leurs mouvements était une caresse. Ils accordaient leurs ondulations au rythme d'un pas hâtif. Ils voilaient les visages pensifs, cachaient les larmes, jouaient follement dans le vent. Arthur était un esthète.

D'où venait ce déplacement de l'image féminine, cette fixation sur les cheveux longs qu'un garçon moqueur avait appelé « le complexe de Raiponce » ?

Etait-ce parce qu'il avait longtemps traîné, enfant, dans le salon de coiffure de sa mère ? À cette époque, les clientes du salon l'adoraient. Elles s'extasiaient devant le petit minois du délicieux bambin. Il passait, de genoux en genoux, de bisous en bisous. Elles lui racontaient des histoires tirées des revues du salon. Elles lui donnaient des bonbons qu'il ne mangeait pas mais conservait dans une boîte pour les contempler, brillants dans leur papier coloré, comme autant de bijoux et de preuves d'amour.

Etait-il resté captif de cet âge d'or ? Pris dans les filets d'un temps qu'il ne voulait pas voir changer ?

Un jour, Arthur s'aperçut que les clientes ne s'intéressaient plus à lui et même repoussaient ses élans enfantins. Leurs pulsions maternelles s'étaient taries devant ce grand garçon poussé d'un coup, au long visage marqué d'une acné débutante, au nez proéminent, dont le sourire charmeur était maintenant barré d'un appareil dentaire.

Il comprit qu'il avait grandi et devait s'y résoudre. Mais le coup fut rude !

Tu seras un homme mon fils

Geneviève C

Arthur DREYFUSS aimait les gros seins...

Mais, à trente cinq ans bien sonnés, il ne vivait encore que dans l'espérance.

Il faut dire qu'Arthur avait bénéficié d'une éducation très stricte dans un institut religieux où sa mère l'avait placé au décès de son banquier de père. Lorsqu'il enchaîna avec des études de comptabilité, jamais il ne se mêla aux sorties étudiantes, jamais il ne se risqua au-delà de bienséantes questions techniques.

Domicilié en plein Paris, Arthur avait pu rentrer chez sa mère tous les soirs, à l'issue des cours. Il menait une vie quasi monacale, ne s'accordant pour seule sortie que son club de billard, tous les vendredis soirs.

Madame DREYFUSS adorait celui qui était resté « son petit garçon ». Jeune bourgeoise de la campagne lyonnaise, elle était montée à Paris pour y épouser Arthur DREYFUSS père, de 20 ans son aîné. Il faut dire que la nature n'avait pas gâté Madame Mère, 1,70 m d'os et de peau sèche, cheveux grisonnants qui furent noirs, tirés en arrière avec une raie bien droite au milieu. Lorsqu'après deux ans de mariage, elle donna naissance à Arthur fils, elle se jura d'en faire un homme, un vrai, avec de la rigueur et du sérieux.

Arthur père était ravi par cette naissance, presque inespérée pour un homme de son âge. Son fils était son rayon de soleil auquel il aurait tout accordé. Mais ses lourdes obligations professionnelles ne lui en laissaient guère le temps et finirent même par l'absorber tout entier puisqu'on le retrouva un soir, inanimé derrière son bureau, mort.

Arthur avait sept ans. Consciente de ses responsabilités, Madame Mère décida de confier l'éducation de son orphelin de fils aux Frères de la Divine Providence.

Ah, le moelleux des seins de Mme MARTIN, la cuisinière de la maison, la seule qui consola l'enfant lorsqu'on lui apprit le départ sans retour de son père. Jamais il ne les oublierait. C'était autre chose que la froide carcasse de Madame Mère, toujours avare de manifestations de tendresse et qui avait intimé à son fils : « Ici, l'Homme c'est toi maintenant ! Compte sur moi pour t'aider à en devenir un vrai ! ».

Lorsque le 2 septembre 1985, Melle MATON se présenta au bureau d'expertises comptables pour succéder à Mme FRANK, partie à la retraite, ce fut instantané : ses

formes arrondies, sa carnation claire conquièrent immédiatement Arthur. Et c'est la joie au cœur qu'il prenait le chemin du bureau désormais. Madame Mère elle-même s'en aperçut et l'âge avançant, elle se dit qu'il serait temps, pour elle et son fils, de quitter Paris pour occuper la maison familiale, plus adaptée à ses vieilles jambes, qu'elle possédait sur les hauteurs de Lyon.

Elle organisa le déménagement ; son frère trouva rapidement un poste intéressant pour Arthur.

Et c'est ainsi qu'Arthur n'entendit plus jamais parler d'Isabelle MATON.

Hôtel Graffalgar, chambre 302

Marielle

Ma première réaction est le rejet : je n'ai pas du tout envie de passer ma nuit avec ces intrus qui semblent me narguer !

Puis, je regarde plus attentivement les dessins, comme tracés à l'encre sur le mur en face, et le malaise laisse vite place à la curiosité et à l'amusement. Je me rappelle ce que je fuyais en venant ici : un manque d'inspiration tenace qui me faisait rester, ces derniers mois, devant une page restant irrémédiablement blanche.

Tout à coup, l'idée me vient de profiter de cet endroit qui m'a été donné par hasard au lieu de le rejeter, et de tenter de saisir par les mots ce que ces images foisonnantes évoquent : une façon pour moi d'exploiter une situation que je n'aurais sans doute jamais l'occasion de revivre !

Je n'ai pas pris dans mon maigre bagage de quoi écrire, mais la chambre met du matériel d'écriture à disposition et je ne tarde pas à m'en saisir. J'examine fébrilement ces espèces de graffitis tout autour de moi et je comprends à présent l'appellation de l'hôtel qui se nomme « Graffalgar » ! Le style graphique employé ici est japonais indubitablement : on se croirait par moments dans un manga ! À d'autres endroits, c'est l'Inde avec ses positions du Kâma-Sûtra !

J'écris sur le papier tout ce qu'un œil exercé et curieux peut saisir et sans plan préalable, je me contente d'abord d'établir une liste des figures dessinées : les visages sont très expressifs, on voit des langues tirées de couples en plein effort, certains personnages sont des guerriers, armés de couteaux, de poignards ou même d'épées.

Les dessins se répètent, plus ou moins grands et il faut s'approcher parfois de très près pour déceler des détails, comme des dragons, des éventails déployés, un oiseau qui s'envole, un canard placide tel un sextoy ou un cheval qui rue : ces dessins d'objets et d'animaux fantasmagoriques accompagnent les mouvements humains désordonnés et fulgurants.

La femme et l'homme sont vêtus de riches étoffes, ne dévoilant, si l'on peut dire ainsi, « que » leurs organes génitaux et des seins féminins. Les images, comme les corps, sont enchevêtrées, rendant les dessins, comme tracés à l'encre, parfois illisibles à moins qu'on ne mette le nez dessus !

Si on prend un peu de distance vis-à-vis d'elles, on peut ressentir en seconde impression, bien inattendue, une plénitude liée à de la béatitude ! Comme si le spectateur pouvait ressentir, de même que les acteurs de ces scènes, un soulagement lié à un acte charnel, mêlant et apaisant les esprits et les corps.

Un superbe travail d'artiste en tout cas : « chapeau bas ! », ne puis-je m'empêcher de penser : si jamais j'arrive, grâce à cette chambre à retrouver ma propre inspiration et une sérénité perdues de vue, je pourrai même le remercier personnellement : j'aperçois sur le bureau où j'écris le nom ou/et l'adresse électronique où il semble être joignable.

Je suis plus intéressé par ces représentations murales que par des objets à visée clairement sexuelle, comme, à côté du lit, cette roue en bois sculpté représentant différentes positions, avec une flèche pointant l'une ou l'autre, suivant l'inspiration attendue des habitants des lieux !

Le reste de la chambre est d'un style tout à fait épuré et sage, presque austère, la salle de bain avec ses petits carreaux noirs et blancs ou quelques objets de marqueterie soulignant un style mobilier sobre et sage !

Je me sens tout à coup revigoré, ma fatigue s'est envolée. Le papier à lettres de l'hôtel Graffalgar ne tarde pas à se couvrir d'autant de lettres et de mots désordonnés que les murs possèdent d'images extravagantes et inattendues !

Sarah au pays des estampes

Jocelyne

«Satanées grèves. Plus de train jusqu'à demain ! Il faut absolument que je trouve un hôtel, je ne vais pas tenir plus longtemps, j'ai les pieds en compote. Demain première heure, retour au bercail pour un bon week-end. Tiens, de la lumière. Chic, c'est un hôtel. Sarah, c'est ton jour de chance».

La jeune femme, habillée élégamment, est, ce qu'on peut appeler une femme d'affaire. La journée a été épuisante, elle a dû négocier des contrats très importants et là, elle n'a qu'une idée, se mettre sous la couette.

Elle est déjà surprise par le hall d'entrée: «ce n'est pas banal, j'ai l'impression de me retrouver dans ma cuisine, amusant! ».

Une petite musique jazzy la surprend agréablement. Elle se dirige vers la réception.

- Bonsoir madame, avez-vous une chambre pour une personne?

- Bonsoir madame, il ne me reste plus qu'une chambre pour deux personnes, la 302, mais elle est un peu particulière.

- Peu importe, je la prends, je suis trop fatiguée.

- Comme vous voudrez, répond la réceptionniste, avec un étrange sourire.

La jeune femme règle les formalités distraitement. Dans sa tête, elle est déjà dans son lit.

Deuxième étage, à droite au bout du couloir, 302, un signe japonais sur la porte.

La carte magnétique provoque un déclic. Sarah pousse la porte et entre dans la chambre en maugréant : «mais qu'elle est lourde, cette porte, il faudra que je le... »

Sarah reste interdite devant le spectacle qui s'offre à elle, mi-intriguée, mi-amusée :

« Je comprends maintenant pourquoi la réceptionniste me disait que la chambre était particulière. En effet, c'est le moins que l'on puisse dire !»

Un couple tout droit sorti d'une estampe japonaise est sagement enlacé et occupe toute la hauteur du mur dans une position pour le moins suggestive. L'homme et la femme portent d'amples kimonos aux chaudes nuances de rouge, qui ne dissimulent rien de l'intimité des deux amants.

Leurs visages expriment la béatitude. Les yeux clos, leurs petites bouches mutines et vermillon sourient de plaisir. En revanche, les coiffures sophistiquées restent magnifiquement disciplinés, rien ne dépasse de leurs chevelures noires de jais.

Sarah, qui entre-temps, a envoyé valser ses hauts talons, s'approche doucement :

« Ils n'ont quand même pas osé...si, ils ont osé ! »

Eh oui, comme dans toute estampe japonaise érotique qui se respecte, aucun mystère anatomique ne subsiste, même si les positions relèvent parfois de la haute acrobatie.

Pour contraster avec ce couple haut en couleurs, le reste du mur est occupé par une multitude de petits personnages en noir et blanc à la façon des mangas, d'autres petits couples en pleins ébats ou au contraire guerriers samourais à la poursuite d'ennemis imaginaires ou encore de magnifiques geishas dans des postures lascives nanties d'adorables petits éventails ronds

Pensive, Sarah s'est dévêtue et passe dans la petite salle de bains attenante. Elle entre dans la ravissante douche à l'italienne et ouvre le robinet d'eau chaude.

« Ça fait du bien »

Elle est maintenant allongée sur son lit, enveloppée dans le peignoir molletonné posé à sa disposition dans la salle de bains.

Elle réfléchit : «Va-t-il appeler ? Non, il sait que je rentre demain ».

Son portable vibre soudain dans le silence du soir :

- « Allo, bonsoir chéri !

- ...

- Toi aussi, tu me manques. Dis-moi trésor, tu n'aurais pas envie de me rejoindre, j'ai une surprise pour toi et je peux te dire qu'elle te ferait plaisir.

- ...

-OK, dans une heure tu es là. À tout à l'heure».

Sarah referme son portable, le sourire aux lèvres. Elle tourne son regard vers le mur et admire rêveusement ses nouveaux compagnons.

« Ah oui, ça va nous plaire »...

Chambre 309

Pourquoi sommes-nous si curieux ?

Christiane Willoth

Exténuée, je commence à tourner en rond, ma tête implose, mes repères extérieurs et intérieurs diminuent, mon sac devient très lourd. Je me dis que je ferais bien de chercher un endroit où me poser. J'ai déjà consulté tous les départs à la gare, sans savoir où aller, sans parvenir à me décider. Une petite voix torture mon esprit : pars et reste, pars et reste. Je me suis dit, tu es la gare de NULLEPART.

Soudain, j'aperçois de la lumière. Un hôtel comme tous les hôtels, je salue le gardien machinalement, demande une chambre, il ou elle me tend les clés, chambre 309 me dit-on. Je monte les escaliers d'un pas lourd, mets la clé dans la serrure et m'affale sur le lit sans même allumer la lumière. Lentement, je reprends mes esprits, quand soudain, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à Idil qui bruisse en ce moment en ton corps, qui semble à tout prix vouloir connaître la vie du dehors, que tu as tant d'espoir et que ton corps est maintenant las de porter. J'ai pensé à la vie qui sourd toujours, même cachée sous un ventre, ou sous la terre. Et je me suis mise à penser... « ces vies qui naissent et renaissent, malgré la violence que nous avons tous en nous, que ce soit en actes ou en mots et que nous avons tant de mal à maîtriser ». Alors, je me suis dit, « chienne de vie, je te garde » et j'ai enfin regardé la chambre 309, où j'étais rentré machinalement, prise dans mes pensées.

Au premier abord, une ambiance studieuse et sévère s'impose à moi : les murs sont couverts de dessins au crayon ou fusain, je ne sais. Portraits entiers en noir et blanc d'hommes, des femmes vêtus de blouses blanches, comme mon père, lorsqu'il enseignait avant mai 68. Ils cherchent, expérimentent, questionnent, observent, se sentant observés, séduisent ou séduisant. Ces hommes, ces femmes sont parfois pris de peur, leurs propres découvertes leur font peur, peur du monde dont ils font partie. Ils cherchent. De curieuses formules latines sont apposées au mur ainsi que des dessins d'expériences s mécaniques à côté de schémas de corps humains. Une apocalypse de chiffres !

Suis-je bien dans un hôtel ou victime d'hallucinations dues à la fatigue ?

Lentement, je me rends à la réalité puisqu'il y a lit salle de bain téléphone, etc.

D'autres questionnements s'imposent alors à moi, sans que forcément je le veuille.

Dérision ! Pourquoi sommes-nous si curieux ?

Mais qui est ce dessinateur qui se moque de nous et de lui-même, va jusqu'à tourner en dérision, les remèdes à nos maux, notre questionnement existentiel ?

Mystère d'écriture à l'Hôtel Graffalgar

Anne-Sophie

M. DIEGO, fatigué, marche dans les rues de la Gare de Strasbourg jusqu'à voir de la lumière à l'entrée d'un hôtel. Intrigué, il s'approche. La musique, issue d'un film culte, l'intrigue plus particulièrement. Il entre. Exténué, il demande une chambre. Content de l'accueil chaleureux, il monte, ravi, vers sa chambre. Il commence alors à déambuler dans les couloirs d'un hôtel très coloré et original. Ces graffitis, tout en art, rendent l'atmosphère agréable et bluffante. Il entre enfin dans sa chambre. Chambre qui donne envie de s'y poser et d'y prendre une bonne douche chaude dans une salle de bain toute propre, moderne, avec une douche à l'italienne, le luxe pour M. DIEGO. En effet ce dernier n'avait pas pu se laver depuis quelques jours en raison de son périple déjà très long.

Mais pas le temps pour M. DIEGO de se reposer et de rêvasser. En effet, il ouvre sa valise et prend son gros livre qui contient tous ses romans. Avec beaucoup de fatigue et des cernes sous les yeux, il se met à écrire son nouveau best-seller. En tout cas, c'est son nouveau défi, avec sa plus belle plume. Le tout en regardant sa trousse de toilette préférée qui l'inspire tant.

Un couple rentre dans une belle petite chambre dont la déco représente des graffitis élégants. Une ambiance calme domine dans la pièce. Le couple admire sa nouvelle chambre avec beaucoup d'attention. Le décor est de couleur noire et blanche : « du vrai art à la moderne » pense le mari. Un dessin particulier « un homme avec une tête en forme d'arbre »).

Le couple savoure le fait d'être ensemble. Ils se regardent dans les yeux langoureusement avant d'allumer la télé. Soudain, une luminosité les hypnotise : des images bizarres de tags et de graffitis sortent de la télé et défilent devant eux. Ils se lèvent comme des robots et ils embrassent leur trousse de toilette. Puis ils mangent du dentifrice. Ensuite, ils prennent une douche, à deux, tout habillés. Le mari allume le sèche-cheveux, l'éteint puis lui et sa femme retournent se coucher sur leur lit. Une odeur particulière, provenant des graffitis, les endort profondément. Un bruit d'éclair, d'orage les réveille. Un homme petit gris d'apparence extraterrestre leur murmure des petits sons étranges et les habille de rose fluo. Par la suite, il les emmène vers la fenêtre de la chambre. Cette destination qui les amène vers une nouvelle dimension? »

Un bruit vient réveiller M. DIEGO en pleine inspiration. En effet, la femme de ménage a frappé à la porte. M. DIEGO a écrit pendant plus de 12 heures en étant à moitié endormi et un verre d'absinthe à la main...

Elle

Gaëlle

L'obscurité régnait en maître cette nuit-là. Pas un éclat de lune, pas une étoile n'éclairaient ses pas. Son corps longiligne se mouvait pourtant avec aisance dans les ténèbres, apparaissant de temps en temps dans la lueur vacillante des flammes des lampadaires. Son visage était grave tandis que ses lèvres fines se courbaient dans un pli sévère. Ses pommettes hautes et son long nez droit lui donnaient un air inquiétant. Il paraissait squelette, silhouette décharnée déambulant ici-bas.

D'un geste brusque, il resserra un peu plus son pardessus noir et rajusta son chapeau à larges bords. Son impatience grandissait. Il l'attendait mais *Elle* n'était encore parue. Était-ce pour cette nuit ou pour la prochaine ? Cela faisait plusieurs soirs qu'il s'éternisait dans les rues sombres, qu'il espérait sa venue. Son souhait allait-il être exaucé aujourd'hui, devrait-il patienter plus longuement ?

Sa main osseuse se porta à l'une des poches de sa veste pour y vérifier le contenu. Oui, il était fin prêt. Tout semblait parfait, seule *Elle* manquait. Viendrait-*Elle* ce soir, le rejoindre ? L'homme s'autorisa un soupir. Il savait se montrer patient ; le plaisir qu'il en tirerait ne serait que plus grand. Il se devait d'être minutieux, de tout prévoir. Il fallait qu'il en éprouve un sentiment de contentement sinon tout cela n'aurait aucun sens.

Il imaginait déjà sa peau chaude et palpitante sous ses doigts, son cœur qui s'accélérait sous l'émotion intense, la lueur passionnée dans ses yeux brillants. Oui, il la voyait si bien. Son parfum serait sûrement fleuri, comme la plupart du temps. *Elle* porterait une jolie robe qu'il se ferait un plaisir d'enlever, de même que ses belles chaussures vernies et son long manteau de fourrure. Ah, qu'il avait hâte !

Ce fut bien plus tard, au cœur de la nuit, qu'il entendit le bruit de ses pas. Les talons résonnaient durement sur le sol pavé. C'était *Elle*, il le sentait. Lentement, silencieusement, il s'approcha. Il aperçut sa magnifique chevelure dorée éclipser la lumière des lampadaires. Son visage était un ovale sublime où se perdait une bouche voluptueuse. Comme d'habitude, sa robe de soie s'enroulait autour de ses chevilles, et ses épaules étaient masquées par son épais manteau. *Elle* était parfaite, encore une fois.

Elle ne l'avait pas senti approcher, mais il était là, derrière *Elle*, suivant chacun de ses pas avec discrétion. Lorsqu'*Elle* emprunta une ruelle qu'il savait déserte, il se décida à la rejoindre. *Elle* serait heureuse de le revoir, il en était certain. L'homme

sortit précautionneusement de sa poche son objet fétiche. Il fut rassuré de trouver la surface lisse et froide, comme de coutume.

Il tendit la main vers les mèches soyeuses et les fils d'or passèrent sur ses doigts en une caresse éphémère. Sentant enfin sa présence, *Elle* se retourna. Ses yeux s'agrandirent de son étonnement à le voir là, comme il l'avait prédit. Il apercevait déjà l'éclat de la vive émotion qu'il suscitait en *Elle*. Cependant, il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche pour parler, car il savait d'avance ce qu'*Elle* dirait. À la place, l'homme abattit la barre de métal qu'il avait à la main sur sa tempe délicate. Et, alors qu'*Elle* s'endormait dans ses bras, il s'autorisa un grognement de satisfaction. Oui, *Elle* serait sienne, encore une fois.